SIMPLE

LETTRE D'UN PETIT

DE SIXIÈME

A

[illegible]

CAVAIGNAC

Puisque les hommes en ont [illegible]

VICTOR HUGO

[illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SIMPLE

LETTRE D'UN PETIT

DE SIXIÈME

A

L'ÉLÈVE DE SECONDE

CAVAIGNAC

. . . . . .

Puisque les hommes en ont peur

VICTOR HUGO.

SIMPLE

LETTRE D'UN PETIT

DE SIXIÈME

A

L'ÉLÈVE DE SECONDE

CAVAIGNAC

. . . . . .

Puisque les hommes en ont peur.

VICTOR HUGO.

—

QUATRIÈME ÉDITION

—

PARIS
PLATAUT ET ROY
15, RUE DU CROISSANT, 15

—

1868

Mon cher grand condisciple,

On a tant parlé de vous tous ces jours-ci que cela nous a d'abord fait apprendre, à mes petits camarades et à moi, votre nom que nous ne connaissions pas, et puis quelques autres choses dont nous ne nous doutions guère.

Vous comprenez bien que ce n'est pas pour vous dire seulement cela que je vous écrirais sans vous avoir jamais vu, et je n'aime déjà

pas tant employer mon temps de vacances à faire des lettres.

Mais j'ai été si étonné et si fâché de toutes les sottises que j'entendais répéter contre vous, que j'ai eu l'idée de vous écrire. Papa, à qui j'ai dit mon idée, m'a donné une petite tape sur la joue, ce qui est sa grande manière de me montrer qu'il est content de moi, et j'ai pris la plume tout de suite.

Je ne comprends pas d'abord que tous ces gens d'âge s'irritent si fort et si longtemps de ce qu'a pu faire un collégien, presque un

enfant; car, quoique vous soyez dans nos *grands*, il s'en faut que vous ayez l'âge d'un homme. Ce serait un grand incendie ou un tremblement de terre qu'on n'en dirait pas davantage. Il faut que vous les ayez joliment fait bisquer!

Mais qu'est-ce qu'ils vous reprochent donc tant? De n'avoir pas été chercher votre prix à la distribution du grand Concours. Est-ce que cela les regarde, et n'en étiez-vous pas libre, du moment que votre prix était à vous, puisque vous l'aviez gagné? (Et d'après tout ce que je vois, il

faut que vous l'ayez bien gagné en effet !) Si vous aimiez mieux le prendre après les autres, il n'y a jamais eu de règlement pour vous en empêcher.

Ce n'est déjà pas si amusant de déranger, pour passer, tout ce monde qui a les yeux sur vous, et d'enjamber ces gradins qui n'en finissent pas, pendant la fanfare, sans compter que ça humilie encore plus les camarades qui n'ont pas de couronnes; et je me suis demandé déjà pourquoi on semble nous exciter comme cela à avoir de l'orgueil et à écraser les autres, quand on nous recommande pré-

cisément tout le contraire au catéchisme.

On me dit que vous n'avez pas voulu monter sur l'estrade parce que le petit Napoléon s'y trouvait.

Eh bien! est-ce que le petit Napoléon est un de nos professeurs, pour avoir le droit d'être sur l'estrade? S'il y est, nous avons le droit d'y être tous.

Qu'est-ce qu'il a fait de plus que nous, donc? Est-ce qu'il est plus avancé ou seulement plus vieux? Mais, moi, j'ai cinq semaines d'âge de plus que lui et je suis déjà sur

lui en avance de toute une année de classes. S'il veut des prix, qu'il les gagne ; mais qu'il vienne travailler avec nous, devant nous, pour que nous soyons bien sûrs! et alors il aura le droit de monter sur l'estrade, mais à la condition d'en redescendre tout de suite, dès qu'on lui aura donné son prix.

Nous ne voulons pas qu'il y ait des injustices!

Est-ce qu'on croit que nous ne raisonnons pas et que nous ne voyons rien, parce que nous sommes des enfants? Je n'en veux pas au petit Napoléon, parce que ce

n'est pas lui tout seul, assurément, qui a eu l'idée de venir s'ennuyer pendant deux heures sur cette estrade avec tous ces vieux professeurs qui sont amusants comme les mouches. Nous ne le connaissons pas et nous n'avons rien contre lui, ni pour ni contre. Mais si on veut nous le faire aimer, ce n'est pas un bon moyen que de nous l'envoyer comme notre maître, et on lui mettrait autour du corps deux grands rubans rouges au lieu d'un, que ça ne nous attacherait pas davantage.

Quand il aura pris son pupitre avec nous et fait sa partie de

billes, s'il n'est pas dans les derniers et s'il ne triche pas, nous verrons.

Tous les fils de l'ancien roi Louis-Philippe enlevaient leurs prix au Concours général avec les élèves de tous les colléges. On nous l'a bien dit. Est-ce que ces princes-là valaient moins que ce prince-ci, par hasard?

Qu'il en fasse autant, s'il peut. Cela lui sera de meilleur profit que de monter sur des estrades et aussi d'aller examiner l'École polytechnique, de grands jeunes gens

qui ont des moustaches et de la barbe! Croyez-vous que ça leur serait bien agréable si j'allais les passer en revue et les commander par file à gauche, droite! Qu'est-ce que j'aurais à leur dire et qu'est-ce qu'ils pourraient bien trouver à me répondre? C'est mon grand frère le polytechnicien qui rageait! Quand il nous a raconté ça, le dimanche d'après, à table, j'ai cru qu'il allait en pleurer. Dame! c'est qu'on les forçait, il n'y a pas à dire!

Sans compter, nous assure papa qui est toujours si juste, sans

compter les idées qu'on peut donner à un enfant de cet âge-là avec toutes ces cérémonies, et que si on le fait commencer comme ça, il ne perdra pas de temps pour être persuadé qu'il a le droit de nous marcher sur la tête.

Et papa ajouta même qu'on devrait vous remercier, au lieu de vous dire un tas de mots méprisants. Élevé de cette façon-là et ne pouvant voir que ce qu'on lui montre, le petit Napoléon a pu s'imaginer jusqu'ici que tous les hommes étaient nés à quatre pattes pour marcher sous lui, et vous lui avez fait éprouver qu'il y

a encore un homme et même un enfant qui sait se tenir debout.

Cela, dit papa, a dû lui donner à réfléchir, s'il a un peu d'intelligence, et, dès lors, le voilà votre obligé.

Tout cela ne me regarde pas. Mais il paraît que vous avez été très-malin et qu'on voulait vous faire donner le spectacle sans vous avoir averti.

On raconte partout qu'il avait été convenu que le petit Napoléon vous aurait remis lui-même votre

prix et vous aurait embrassé, avec redoublement de fanfare sur l'air de sa grand'maman. Tout le monde en aurait certainement pleuré, à ce qu'on dit.

Il paraît qu'on tenait beaucoup à ça, car ils vous ont assez appelé! Mais plus ils tiraient, plus vous reculiez. A leur place, moi, je n'aurais plus rien réclamé dès que vous ne veniez pas, et on aurait moins vu que ça avait raté.

C'est un peu vrai qu'il y a de quoi bisquer tout de même, mais ce n'est pas une raison pour passer sa mauvaise humeur sur vous

et vous jeter un tas de mots méprisants.

D'autant moins qu'on me dit que votre père qui est mort avait une fois été arrêté, la nuit, chez lui, par le père du petit Napoléon, et mis en prison comme un brigand.

Il fallait assurément qu'il eût fait quelque chose de bien vilain, alors ou auparavant, pour mériter cette punition; mais cela ne vous regarde pas et on ne peut pas vous demander, en conscience, de juger contre votre père quand même il aurait mal agi, et de faire des

amitiés au fils de celui qui l'a arrêté. Eh bien! moi, je vous aime beaucoup, au contraire, de penser à lui, surtout quand il n'est plus là; tandis que si vous aviez été faire la bouche en cœur, vous seriez un pauvre garçon et vous mériteriez bien plus de sottises qu'on ne vous en dit aujourd'hui. Je ne comprends vraiment pas que quelqu'un au monde puisse avoir un autre avis là-dessus, ou bien alors on se moque de nous en nous faisant admirer la piété filiale d'Énée et de Porcia, et je dois jeter au feu le *Plutarque de la jeunesse* qu'on vient de me donner en prix.

Mais encore, quand même vous auriez eu cent fois tort de ne pas oublier votre père, vous auriez eu mille fois raison d'obéir à votre mère qui vous commandait. Il n'y a rien qui doive passer avant cette obéissance-là, puisqu'on me le répète depuis que je suis au monde, et je sais bien que celui qui me dirait de ne pas écouter maman, je l'enverrais joliment promener!

Tous ces gens-là n'ont donc jamais connu de père ni de mère pour se montrer si suffoqués de ce que vous n'avez pas méprisé la vôtre quand elle vous défendait quelque chose?

Et, au fait, je me demande pourquoi ils s'acharnent comme cela sur vous qui n'êtes qu'un enfant comme moi, presque, lorsque pas un d'eux n'ose souffler un mot contre votre mère. S'il y a eu du mal pourtant, c'est elle la coupable, puisqu'elle vous a commandé et qu'elle est en âge de comprendre ce qu'elle fait.

Mais non, ils font semblant de ne pas la voir, et c'est sur vous qu'ils tombent. Ils trouvent donc impossible de lui défendre de se rappeler, à elle? Alors elle avait le droit de vous commander, et vous, vous n'aviez pas celui de lui obéir?

Qu'ils arrangent cela comme ils voudront; mais il faut qu'elle soit bien forte, pour qu'ils en aient si peur!

On parlait encore de tout cela hier à table, car on en parle tous les jours.

Comme c'était lundi, nous avions M. Caquignot, un vieil ami de papa, qui vient régulièrement toutes les semaines et qui a toujours crainte de manger sa soupe ou trop chaude ou trop froide.

M. Caquignot ne se plaint jamais, mais il n'aime pas que rien le dérange, ni ceci, ni cela, ni la

moindre des choses, et il tâche toujours d'être aimable avec tout le monde, même avec la cuisinière qui ne peut pas le souffrir.

Il ne se prononçait pas contre vous, car c'est un brave homme, mais on voyait bien qu'au fond il n'est pas pour vous. Alors il a dit qu'au point de vue des « CONVENANCES » (c'est toujours son grand mot), *vous auriez mieux fait au moins de ne pas vous présenter à la distribution...*

Là dessus papa s'est moqué de lui comme il faut et lui en a assez dit sur les gens de bien qui

font le mal en acceptant tout, et sur les respectueux, et les mucilagineux, et les moutons d'un nommé Panurge, et la perversion du sens moral, etc., etc., — est-ce que je sais, moi !

Si bien que comme tout ça s'embrouillait pour moi, j'ai fini par m'endormir.

Mais j'étais bien éveillé ce matin pour vous dire que nous vous donnons tous raison. Nous ne vous connaissions pas hier, nous vous estimons de bon cœur aujourd'hui.

Adieu, mon cher grand cama-

rade, je vous serre la main et même je vous embrasse.

PAUL BONHOMME.

P.-S. On voulait aussi nous faire accroire que Monsieur le Proviseur du collége Charlemagne avait, de son seul mouvement et sur le coup, chassé pour toujours de l'université votre meilleur ami le lauréat Genets, parce qu'il applaudissait quand on vous a nommé... Mais notre garçon de classe lui-même a été indigné de la calomnie et nous a dit que c'était insulter le Proviseur que de l'ac-

cuser d'une aussi honteuse bassesse.

Et, au reste, la preuve que ce n'était pas vrai, c'est que notre Ministre n'a rien dit et que Monsieur le Proviseur est toujours Monsieur le Proviseur !

ENVOI

A EDMOND ABOUT

Mon cher About,

Je te décerne la lettre de bambin que voici, puisque tu as dit aussi ton mot sur cet incident du jeune Cavaignac, — Tu quoque!

(*Excuse-moi, mais il paraît que nous avons besoin de retourner au Collége, quoique tu en sortes avec*

de l'esprit comme dix singes, mais doux aux choses Duruystiques et fidèle au paradoxe jusqu'à Sainte-Hélène.) — Ce jeune garçon à l'échine roide était donc vraiment bien impertinent pour nous tous?

Mais, comme nous disait M. Petdeloup, — homme sévère, devenu injuste, — le véritable esprit c'est le jugement, c'est-à-dire le sens de Justice, et ce m'est toujours un sujet d'ébahissement sans fin de voir un homme d'intelligence nette s'il en fut, bien doué de toutes les

façons et surtout indépendant de nature comme pas un, laisser peu à peu dans des membres alertes s'infiltrer l'engourdissement général.

Je me rappelle alors qu'il est dans certaines mines des galeries condamnées d'où s'exhalent des gaz méphytiques qui suffoquent et font reculer le visiteur.

Par degrés, cependant, et à force de vivre dans ce voisinage, les mineurs, ceux-là mêmes dont la complexion est la plus délicate, s'ap-

prochent insensiblement de ces parties maudites, y pénètrent, (quelques-uns mêmes en tirent parti,) et finissent par habituer leurs poumons à cette atmosphère homicide — à ce point qu'ils se trouvent mal à l'aise quand par hasard une bouffée d'air pur passe à côté de leurs narines...

Ton

NADAR.

Paris, Imp. POUPART-DAVYL, r. du Bac, 30.

LA GUERRE

PAR

NADAR